

Oumar Ndiaye

Les Inondations du bonheur



Dédicace :

- **A Madame Anne, Hélène KANE qui m'a donné le goût des Lettres,**
 - **à ma famille,**
 - **à Mes amis,**
- **à tous ceux que la lecture de cette histoire de bonheur donnera des frissons, des irritations,**
- **à tous ceux qui auront un petit sourire au coin, un petit pincement au cœur, une petite crainte,**
Je dédie cet ouvrage.

**Remerciements sincères à mon comité
de proximité de relecture :**

- Cheikh Sidya SOW**
- Thioro Diop GAYE**
- Thierno NDIAYE**
- Racine Selly LY**

Avant-propos :

La trame, les évènements et personnages de ce récit relèvent d'une pure fiction sortie de l'imagination de l'auteur qui ne poursuit d'autre but que de partager un plaisir et des émotions littéraires. Toute ressemblance avec des faits s'étant produits, des lieux réels ou des personnes ayant existé ne pourrait être que le fruit d'un hasard certain.

Prologue de l'auteur

Après 20 années de travail social d'aide à la jeunesse, souvent j'ai eu envie de partager mon trop plein d'émotions à travers l'écriture. « Ecrire » est devenu alors un outil de prévention et de prise en charge de mes angoisses d'Educateur Spécialisé de la Protection Sociale et Judiciaire de la Jeunesse (PSJJ) ; une thérapie personnelle où mes écrits ne servaient qu'à dire mon mal de vivre, mon désarroi face à mon obligation d'inaction, mon impuissance devant certains cas sociaux. Afin de prévenir les nausées devant le tribunal de la conscience inhérent à l'exercice, je ne m'étais fixé comme limites que celles propres à la vérité afin de convoquer à décharge mon droit à l'expression.

« Les inondations du Bonheur » condensent les coups de cœurs et les coups de gueules qui ont tissé la toile de fond de l'histoire que mon Blog d'environ 80 articles en deux ans n'a jamais su raconter. Ma soif d'écrire et de partager par internet, pour le plaisir de

provoquer, n'a jamais étanché ma soif de communiquer. Car rarement, en parcourant les réactions et commentaires sous mes articles, j'avais eu l'impression d'avoir été vraiment lu et compris.

Souvent, j'ai usé de mes approches en Travail social, pour écrire et décrire une dynamique sociale en partant de l'individuel, vers le groupe pour aboutir au communautaire. Si je me suis servi des outils d'enquête sociale c'est pour pointer les flux et reflux des énergies du groupe social familial dans son environnement socioculturel afin de mieux renseigner sur la personnalité, expliquer le passage à l'acte d'héroïsme ou de délinquance et de déviance.

J'espère à travers ce projet de livre faire dans le durable en remettant entre les mains du lecteur un objet plus attachant qu'un post de Blog noyé dans la toile du Web.

En choisissant le fictif et l'imaginaire du TÉRANGATAN, j'ai opté pour l'émotif afin de traduire le malaise profond d'une société piégée dans ses contradictions internes. Ce choix ordonne une démarche explicative et analytique où comprendre ne suffit pas, le lecteur est invité à la projection empathique. En construisant la fiction pour laisser davantage de place au rêve, je me suis maintes fois surpris à traquer les expressions subtiles et profondes d'un rêve collectif, des valeurs socioculturelles, des croyances populaires, des alliances ethniques et relations interpersonnels.

Si « Les Inondations du Bonheur » sont traversées par les troubles de comportement des jeunes c'est pour mieux exprimer, un souci professionnel, la vulnérabilité multiforme des parents qui cherchent à perpétuer un modèle familial qui repose sur des valeurs extraverties, procédant d'un discours externe et d'une expression toujours étrangère. Ces parents qui sont, à leurs corps défendant, toujours à l'origine des troubles de comportement de leurs enfants. Et à Fakh Deuk, finalement, l'enfant se découvre simple porteur de symptômes exprimant la maladie très complexe du grand corps familiale entravé dans des valeurs sociales qui obligent les individus à se renier, à s'aliéner pour espérer un salut. Cette histoire du Père, du Fils et de la Mère Mystérieuse s'est développée comme une hydre étouffant de ses tentacules les fantasmes angoissant qui entravent le rêve, obstruent les croyances et visions, freinent toute projection pour un mieux-être des populations.

Les soubresauts de cette spirale de malaises des populations que j'ai sentis le long de mon parcours professionnel en centres de rééducation et en AEMO, se sont partout traduits dans les familles en une religiosité compulsive, frénétique, aussi bien des parents que des enfants, qui y allaient du radicalisme fanatique à la rénovation hérétique.

« Les Inondations du Bonheur » c'est avant tout la déclaration d'une prise de position. J'y partage mes opinions, j'y réaffirme des idées souvent agitées,

parfois partagées en murmures sourdes dans l'intimité des groupes de pairs. Mon but demeure la provocation d'une cascade d'émotions et de réactions.

Le Térangatan a Diammi Dialor comme capitale nationale. Diammi, la polysémique, Tamarinier et Paix, rattachée à quelque chose, à quelqu'un ou à une communauté. Dialor est une station ou un degré de renommé et de gloire. TÉRANGATAN a donc fondé sa renommée sur l'hospitalité et la paix. Ses habitants, armés de leur courage pouvaient encore débroussailler et habiter, Fakh Deuk, en attendant de meilleurs jours. Et les Santhianes sont des migrants-pionniers qui n'hésitent pas à déménager à la recherche de la liberté et du mieux-être.

Les populations de Diammi Dialor, très fragilisées, à la merci des marchands ambulants du rêve et du bonheur, développent un comportement sidérant pour mieux lancer un appel au secours, davantage sonner l'alerte pour un sursaut de la nation au bord du chaos.

Afin d'exprimer leurs angoisses multiples et communiquer leur soif de vivre, les jeunes du pays de Makadan Fa Makk se sont inventés le Newdeggôtan, langage très imagé, ou cependant le suffixe TAN traduit l'exclusivité, écartant toute autre possibilité.

Dans un Térangatan, proie à une effervescence religieuse sans précédent, Makadan Fa Makk, artiste en rupture de ban, avait profité des inondations de son quartier Fakh Deuk dans la banlieue de la capitale

Diammi Dialor pour se bâtir un avenir et assouvir son ambition de popularité.

Initié à la confrérie en Blanc et Noir, il avait tenu à vivre pour sa foi plus qu'il ne vivait sur le dos de ses condisciples. Le contexte lui était favorable car les crises socio-politiques, la perte des repères identitaires ne trouvaient plus de réponses adéquates du côté des traditions et des enseignements validés par les autorités religieuses et coutumières. Son engagement fera son succès mais suscitera des remous qui lui vaudront sa mort. Assassiné par ses proches collaborateurs, il sera succédé à la tête de l'organisation religieuse par son fils, Cheikh Al O'Kin, qui fera de son héritage une entreprise religieuse de développement spirituel et économique.

C'est toute la question des innovations en religion qui se pose de façon intrigante et inquiétante. D'embellissement en rénovations, le rêve devint un cauchemar qui heurtait la sensibilité de ceux-là qui pensaient que leurs intérêts étaient menacés.

Ce qui était une affaire de franchise confrérique pour le père se révélera une nouvelle religion, synthétisant des croyances d'origines diverses sur un fond d'animisme entre les mains d'un fils philosophe doté d'un flair hautement aigu des affaires. Le culte de toutes les hérésies et de toutes les dérives interpellera alors des religieux gardiens de l'orthodoxie qui opposeront aux désormais Hommes en Vert et Noir un ultimatum pour un combat à mort.

La lutte des opinions pour la défense des idées, déborda une fois de plus le champ des débats pour s'inviter dans la rue, à coup de machettes, de gourdins et d'autres armes de fortunes avec des tueries et des exactions inhumaines pour une croisade au grand bonheur des chercheurs des félicités paradisiaques.

L'histoire du fils répète celle du père dans un élan de renouveau des cruautés toujours plus atroces sorties de l'imagination morbide des hommes. Et pourtant la mort de Cheikh Al O'Kin, le 21 juin, la nuit de la fête de la musique est un appel à la paix et à la tolérance. « Les inondations du Bonheur » se veulent une invite à mieux vivre ensemble pour un bonheur partagé dans nos différences reconnues et acceptées.

1

Fakh Deuk, un quartier inondé

Cette nuit-là encore, la famille Santhiane avait accueilli la première pluie de l'hivernage en maudissant l'alliance du ciel et du sort qui les avait toujours livrés à la merci des intempéries. Pour ces habitants du quartier périphérique de Fakh Deuk, les ondées de cette saison redoutable ne charriaient que misère, maladies, incertitudes et consternation. Makadan Fa Makk y avait atterri voilà bientôt quinze ans. Dans cette cité perdue de la banlieue lointaine de Diammi Dialor, la capitale, sa famille s'était élargie avec une seconde épouse et six enfants. Ainsi, lui et ses deux épouses qui chacune lui avaient donné quatre enfants enduraient ensemble les inondations récurrentes de ce quartier qui étouffait entre les eaux de ruissèlement et les décharges publiques. Plus d'une décennie que les hivernages, pour eux, se suivaient et se ressemblaient avec leurs lots de moustiques, de

dermatoses, de diarrhées, d'inondations et de déménagements vers les abris provisoires dans les écoles publiques et autres terrains vagues. Le chef de famille veillait à ce qu'il en fût toujours ainsi. Il tenait par-dessus tout à marquer la présence de sa famille parmi les sinistrés du bidonville. Personne ne pouvait douter de son engagement inconditionnel pour sa communauté et pour ses enfants. Cependant, aussi loin que pouvaient remonter ses souvenirs de père de famille, cette maison en finition depuis plus de huit ans était le seul investissement auquel il avait consenti pour son futur propre et celui de ses épouses et de sa progéniture. Il avait bataillé ferme pour se faire attribuer par la municipalité et se maintenir sur cette parcelle stratégique aux abords du bassin de rétention des eaux pluviales, presque les pieds dans l'eau, le rêve ! Trois chambres avec un toit en tôle ondulée, une pour les filles, une pour chacune des mamans, les deux débarras et la cour servant de dortoirs réservés aux garçons. Il avait même pensé au hangar sur poteaux en bois servant de cuisine à l'angle droit de cette demeure bâtie sur un sol marécageux remblayé avec des ordures ménagères. Ses épouses et ses filles préparaient, à tour de rôle, les repas à l'abri du soleil sous une toiture faite de pailles et de cartons. Au milieu de la parcelle, il avait dressé un autre hangar de cinq mètres sur dix pour y tenir réunions, conférences et séances d'animation. La maison qu'il avait construite à force de débrouillardises et de combines

était aussi pourvue d'un coin toilettes à l'angle gauche non loin de l'étable des moutons. Un trou dans le sol, toujours recouvert d'un bol usager, sécurisé par un pot de tomate grand modèle ouvert des deux côtés servait de WC. Cette latrine était implantée au milieu d'une dalle cimentée faisant office de salle de douche bien ceinturée de quatre palissades en herbes hautes. On y était à l'abri des regards indiscrets. Au milieu des paillottes, des baraques en bois et des chaumières faites de barils en fer étalées, la demeure des Santhianes avait fièrement allures de château. Mais comme toutes les concessions familiales du bidonville, la clôture de la maison était faite d'un méli-mélo de tôles rouillées, de cartons, de toiles et de couvertures usagers. Les poteaux électriques les plus proches étaient à deux kilomètres de Fakh Deuk. Toutefois l'espoir était permis de voir, dans un avenir assez proche, la fin des nuits éclairées à la bougie, à la torche électrique et à la lumière de la vieille lampe à pétrole. Il n'y avait guère longtemps, les filles et leurs mamans se chargeaient de la corvée d'eau à la maison du chef de quartier moyennant une contribution financière de 10f la bassine. Le notable avait usé de pressions politiques afin que la borne fontaine publique fût implantée dans sa maison afin de gérer l'approvisionnement en eau du quartier et renforcer sa base électorale au profit de Monsieur le Maire. Et ça Makadan Fa Makk le savait et en rageait de voir l'exploitation politique qui était faite des besoins des

populations de ce quartier sans que lui en tirât un profit direct.

A présent, il en était tout autrement. Même si la toiture de la maison, elle, n'avait jamais été étanche et ceci depuis la première saison des pluies de l'établissement de la famille à Fakh Deuk. Comme pour dire qu'il fallait sauvegarder une certaine mémoire à travers des signes et des symboles du passé. Et c'était ainsi que les inondations hivernales y étaient vécues sous l'emprise des eaux de ruissellement précédées dans les chambres par celles tombées directement du ciel à travers la toiture parsemée de trous laissés par la rouille et les clous arrachés par le vent. Les bourrasques annonciatrices des pluies torrentielles emportaient inmanquablement les deux tiers de la toiture qu'il fallait toujours aller repêcher dans les ruisseaux. D'ailleurs aucun morceau de cette toiture, toujours renouvelée, n'avait jamais été retrouvé. Des personnes à l'affût se les arrachaient à coup de poings et à coups de tête comme des béliers en furie.

Les enfants de la famille et leurs mamans appréhendaient avec angoisse et tristesse la fin juin quand l'air s'alourdissait subitement et que les températures poussaient le thermomètre de Monsieur météo à des degrés qui frisaient la cuisson à plein feu des hommes et des bêtes. Le ciel se couvrait d'un manteau rougeâtre d'une fine poussière qu'il déversait comme pour en rajouter au calvaire des populations.

Le turban, seul moyen de protection, faisait ainsi son entrée dans la garde-robe des hommes du pays. L'hivernage approchait à grand pas au bonheur des paysans et des éleveurs mais aussi au grand dam des banlieusards de Fakh Deuk qui chaque année pataugeaient dans un sinistre borborygme qui les propulsait au-devant de la scène nationale de commiseration.

Mais pour Makadan Fa Makk, ce moment tardait toujours à venir, comme pour assoiffer davantage animaux et végétaux et surtout, prolonger son calvaire personnel car il avait développé une addiction psychologique sans égale à l'ambiance des inondations devenue une drogue dure sans équivalent pour lui. Père de famille abonné aux événements sociaux, il s'ennuyait de ces moments de désarroi collectif qui renforçaient son statut de médiateur social et le passaient subitement aux fonctions de bailleurs de fonds le plus couru du quartier. L'eau qu'elle soit vive et pure ou stagnante et boueuse, assurément, c'est la vie. Ces eaux suivies d'inondation redonnaient toujours du piquant à la vie de l'artiste de la débrouillardise qu'il était. S'il hibernait en saison sèche, l'hivernage et sa cohorte d'inondations lui redonnaient vie. À l'occasion, il faisait l'objet de tellement de sollicitudes au point de devenir une vedette incontournable des quartiers périphériques. De leader incontestable de son quartier, il avait élargi son cercle d'influence au niveau régional avec l'appui

des autorités qui projetaient de répliquer le modèle de gestion de Fakh Deuk à la centaine d'autres cités sinistrées de la banlieue.

La saison des pluies c'était le bonheur renouvelé de surgir comme par résurrection des eaux, d'émerger des inondations et d'exister en fin aux yeux du monde. Hommes et femmes politiques, les marabouts, le clergé, les ONG de développement, les défenseurs des droits humains, les décideurs de tous bords, la presse, nationale et internationale, tous se bousculaient pour servir, écouter avec égards. Tous se gardaient bien de heurter la sensibilité des populations en situation de vulnérabilité par tout mot ou acte mal placé. Makadan Fa Makk se retrouvait dans son élément et c'était pourquoi, en dépit des dons en nature et en numéraires qui chaque hivernage lui tombaient du ciel avec les pluies, il s'entêtait à ne rien changer, à ne rien améliorer de ses conditions de vie d'éternel sinistré. Ses enfants avec la complicité de leurs mères lui avaient supplié d'accepter de rejoindre les cités de recasement en vain. Il savait qu'un pavillon lui avait été réservé dans une autre plus lointaine banlieue mais il avait décliné l'offre car sa vie c'était là, à Fakh Deuk, et nulle part ailleurs.

– maudit soit ton attachement à cette cité des larmes, lui avait lancé sa seconde épouse, pense au moins à la santé de tes enfants, ils ont droit à une vie décente ces gosses. Ils n'ont pas ta foi et ne méritent pas d'être condamnés à perpétuité à ciel ouvert.